

BACCALAURÉAT PHILOSOPHIE — EXPLICATION DE TEXTE
Friedrich Nietzsche, Humain, trop humain (1878)

TEXTE

Les méthodes scientifiques sont une conquête de la recherche pour le moins aussi considérable que n'importe quel autre résultat : c'est en effet sur la compréhension de la méthode que repose l'esprit scientifique, et tous les résultats des sciences ne pourraient, si ces méthodes venaient à se perdre, empêcher un nouveau triomphe de la superstition et de l'absurdité. Les gens cultivés ont beau apprendre autant qu'ils veulent des résultats de la science, on s'aperçoit toujours à leur conversation, et particulièrement aux hypothèses qu'ils y proposent, que l'esprit scientifique leur fait défaut. Ils n'ont pas cette défiance instinctive contre les écarts de la pensée, qui, à la suite d'un long exercice, a pris racine dans l'esprit de tout homme de science. Il leur suffit de trouver sur un sujet une hypothèse quelconque, ils sont alors tout feu tout flamme pour elle et croient qu'ainsi tout est dit. Avoir une opinion signifie par là même chez eux : en devenir aussitôt fanatique et finalement la prendre à cœur comme une conviction. Ils s'échauffent, à propos d'une chose inexpliquée, pour la première idée qui leur passe en tête et qui ressemble à une explication. D'où résultent continuellement, notamment dans le domaine de la politique, les plus fâcheuses conséquences. C'est pourquoi chacun devrait de nos jours avoir appris à connaître au moins une science à fond ; alors il saura toujours ce que c'est qu'une méthode et combien est nécessaire la plus extrême prudence.

CORRIGÉ

Introduction

Ce texte est extrait de *Humain, trop humain*, ouvrage publié en 1878, qui marque un tournant dans la pensée de Nietzsche : abandonnant le romantisme schopenhauerien de ses débuts, il adopte une posture *positiviste et critique*, célébrant la science et la rigueur intellectuelle contre les illusions métaphysiques et religieuses.

Dans ce passage, Nietzsche soutient une thèse surprenante et contre-intuitive : ce ne sont pas les *résultats* de la science qui constituent sa contribution la plus précieuse à l'humanité, mais ses *méthodes*. Un individu peut connaître toutes les découvertes

scientifiques sans pour autant posséder l'*esprit scientifique*, c'est-à-dire la capacité à penser avec rigueur, prudence et défiance envers ses propres hypothèses.

La **question centrale** du texte est donc : qu'est-ce que la science nous apprend vraiment ? Et l'**enjeu** est politique autant qu'épistémologique : sans esprit scientifique, la superstition et le fanatisme menacent de reprendre le dessus, y compris dans les domaines où la société prend ses décisions collectives.

Nous suivrons le mouvement du texte en trois temps : la valorisation de la méthode sur les résultats (l. 1-3), le portrait critique de l'homme cultivé sans esprit scientifique (l. 4-10), et la conclusion pratique et politique (l. 11-13).

I. La méthode, véritable conquête de la science (lignes 1 à 3)

Nietzsche ouvre le texte par une affirmation forte et paradoxale :

« Les méthodes scientifiques sont une conquête de la recherche pour le moins aussi considérable que n'importe quel autre résultat. »

Le paradoxe réside dans l'emploi du mot « *résultat* » pour désigner la méthode elle-même. On oppose habituellement la méthode (le chemin, le moyen) aux résultats (les découvertes, les lois, les théories). Nietzsche renverse cette hiérarchie : la méthode est un résultat, et même le plus précieux.

Pourquoi ? Parce que « *c'est sur la compréhension de la méthode que repose l'esprit scientifique* ». L'esprit scientifique n'est pas une collection de savoirs, c'est une *disposition mentale*, une façon d'aborder les problèmes. Or cette disposition ne s'acquiert qu'en pratiquant la méthode, pas en mémorisant des résultats.

La conséquence est vertigineuse : si les méthodes scientifiques venaient à se perdre, « *tous les résultats des sciences ne pourraient empêcher un nouveau triomphe de la superstition et de l'absurdité* ». Nietzsche imagine une société qui posséderait toute la bibliothèque des savoirs scientifiques mais aurait perdu l'art de penser scientifiquement. Cette société serait sans défense face au retour de l'irrationalisme. Le savoir sans méthode est inerte, voire dangereux : il peut être utilisé de manière superstitieuse ou dogmatique.

Le mot « *conquête* » est lui aussi significatif : il suggère que la méthode n'est pas donnée naturellement, qu'elle est le fruit d'un *effort historique* de l'humanité, d'une lutte contre ses propres tendances à la précipitation et au dogmatisme. Ce qui a été conquis peut être perdu : d'où l'urgence de transmettre non les résultats, mais les méthodes.

II. Le portrait de l'homme cultivé sans esprit scientifique (lignes 4 à 10)

Nietzsche illustre sa thèse abstraite par une observation concrète et ironique : celle des « *gens cultivés* ». L'expression est délibérément paradoxale. Ces gens sont cultivés — ils ont appris des résultats scientifiques — et pourtant « *l'esprit scientifique leur fait défaut* ». La culture sans méthode est une pseudo-culture.

A. L'absence de « défiance instinctive »

La caractéristique première de l'esprit scientifique, selon Nietzsche, est une « *défiance instinctive contre les écarts de la pensée* ». Le terme « *instinctive* » est important : il ne s'agit pas d'un doute appliqué consciemment et laborieusement, mais d'une *seconde nature* acquise par la pratique prolongée. L'homme de science n'a plus besoin de s'imposer le doute comme règle : il le ressent spontanément face à toute hypothèse non vérifiée.

Cette défiance s'acquiert « *à la suite d'un long exercice* » : c'est une vertu intellectuelle au sens aristotélien, une disposition forgée par la répétition d'actes de rigueur. Le savant a appris, à force d'erreurs corrigées et d'hypothèses réfutées, à se méfier de ses propres séductions intellectuelles.

B. Le fanatisme de l'hypothèse

En l'absence de cette défiance, les gens cultivés tombent dans un travers précis que Nietzsche décrit avec une précision clinique :

« *Il leur suffit de trouver sur un sujet une hypothèse quelconque, ils sont alors tout feu tout flamme pour elle et croient qu'ainsi tout est dit.* »

On observe ici un renversement caractéristique : l'hypothèse, qui dans la démarche scientifique n'est qu'un *point de départ provisoire* à tester et à réfuter, devient immédiatement une *conviction définitive*. L'expression « *tout feu tout flamme* » évoque l'enthousiasme irrationnel, la chaleur de la passion là où la science exige la froideur du calcul.

Nietzsche formule ensuite une équation redoutable : « *Avoir une opinion signifie par là même chez eux : en devenir aussitôt fanatique* ». Le mot « *fanatique* » est fort : il renvoie à la religion, à l'intolérance, à l'incapacité de réviser sa pensée. Le fanatique n'examine pas ses croyances, il les défend. Or c'est exactement ce que fait l'homme cultivé sans esprit scientifique : il prend une hypothèse non vérifiée pour une conviction, et une conviction pour une vérité intangible.

La formule finale de cette description est particulièrement incisive : « *ils s'échauffent, à propos d'une chose inexpliquée, pour la première idée qui leur passe en*

tête et qui ressemble à une explication ». Ressembler à une explication n'est pas être une explication. L'apparence de la raison suffit à produire l'adhésion fanatique. C'est une critique de la *pensée paresseuse*, qui se satisfait de la première cohérence venue sans chercher à la mettre à l'épreuve.

III. Les conséquences politiques et la prescription pratique (lignes 11 à 13)

A. Le danger politique

Nietzsche ne limite pas son propos à la sphère intellectuelle : il souligne que ces défauts de l'esprit ont des « *conséquences fâcheuses, notamment dans le domaine de la politique* ». Ce lien entre épistémologie et politique est crucial.

La politique est précisément le domaine où les questions sont complexes, les données multiples et les solutions incertaines. C'est là que la tentation est la plus forte de saisir la première explication venue — le bouc émissaire, la théorie du complot, l'idéologie simplificatrice — et d'en faire une conviction fanatique. Nietzsche anticipe ici les analyses du XXe siècle sur les *idéologies totalitaires*, qui proposent précisément des explications totales et définitives à des problèmes complexes.

Hannah Arendt, bien plus tard, montrera comment le totalitarisme repose sur une pensée qui prétend tout expliquer et ne tolère aucune réfutation. Nietzsche en perçoit le danger dès 1878 : sans esprit scientifique, la démocratie elle-même est menacée, car elle suppose des citoyens capables de délibérer avec prudence et de résister aux sirènes du fanatisme.

B. La prescription : connaître une science à fond

La conclusion du texte est à la fois modeste et exigeante : « *chacun devrait de nos jours avoir appris à connaître au moins une science à fond* ». La formulation est remarquable à plusieurs égards.

D'abord, « *une science* » : il ne s'agit pas de tout savoir, mais d'approfondir *un domaine*. L'idéal n'est pas l'encyclopédiste qui survole tout, mais celui qui a creusé suffisamment un sillon pour en comprendre la méthode. C'est par la profondeur, non par l'étendue, que s'acquiert l'esprit scientifique.

Ensuite, « *à fond* » : l'adverbe indique que la connaissance superficielle des résultats ne suffit pas. Il faut avoir pratiqué la méthode de l'intérieur, avoir tâtonné, échoué, corrigé, vérifié. C'est cet apprentissage par la pratique qui forge la « *plus extrême prudence* » préconisée en conclusion.

Enfin, la portée de cet apprentissage dépasse la science elle-même : « *il saura toujours ce que c'est qu'une méthode* ». La connaissance approfondie d'une science particulière enseigne une leçon universelle : la prudence méthodologique. Cette prudence est transférable à tous les domaines de la pensée et de l'action.

Mise en perspective et discussion

La thèse de Nietzsche en contexte

La position de Nietzsche s'inscrit dans le courant *positiviste* du XIXe siècle (Comte, Mill), qui valorise la méthode scientifique comme modèle de toute pensée rigoureuse. Mais Nietzsche va plus loin : il ne dit pas seulement que la méthode est efficace, il dit qu'elle est formatrice d'un *type humain* — l'homme de science — dont la vertu intellectuelle de prudence est une contribution à la civilisation.

Limites et objections possibles

On peut cependant interroger certains aspects de la thèse. Nietzsche présuppose que l'esprit scientifique est *transférable* d'une science à tous les domaines. Or des épistémologues comme Paul Feyerabend (*Contre la méthode*, 1975) ont montré que la science n'a pas une méthode unique et universelle : chaque discipline a ses propres procédures. La « prudence » du physicien n'est pas celle de l'historien ou du biologiste.

Par ailleurs, Nietzsche semble sous-estimer le fait que les scientifiques eux-mêmes peuvent être fanatiques — non dans leur domaine, mais hors de lui. L'histoire des sciences est riche d'exemples de savants brillants qui, sortis de leur spécialité, ont versé dans des théories irrationnelles. L'esprit scientifique ne serait-il pas plus fragile et plus localisé qu'il ne le pense ?

Enfin, la prescription finale — connaître une science à fond — soulève une question d'équité : est-elle accessible à tous ? Nietzsche écrit « *chacun* », mais cette injonction universelle suppose des conditions sociales et éducatives qui ne sont pas données d'avance. La démocratisation de l'esprit scientifique est un *projet politique*, pas seulement un programme éducatif individuel.

Conclusion

Ce texte de Nietzsche défend une idée essentielle : la science ne vaut pas d'abord par ses découvertes, mais par la *transformation intellectuelle* qu'elle opère sur celui qui la pratique vraiment. La méthode scientifique forge une disposition mentale — la prudence,

la défiance envers soi-même, la résistance au fanatisme — qui est une conquête de la civilisation peut-être plus précieuse que toutes les théories.

Face aux gens cultivés qui savent sans comprendre, Nietzsche oppose l'homme de science qui doute sans être paralysé. Et il en tire une leçon politique d'une actualité saisissante : dans un monde où les décisions collectives dépendent de la qualité de la pensée des citoyens, l'apprentissage de la méthode scientifique est une condition de la liberté.

On peut prolonger la réflexion en se demandant si l'époque contemporaine, caractérisée par l'abondance des informations mais la superficialité des savoirs — la culture du « *résultat* » sans la pratique de la « *méthode* » — ne donne pas une actualité brûlante à l'avertissement de Nietzsche.

NOTIONS ET REPÈRES CLÉS DU TEXTE

Méthode / Résultat : La méthode est le processus rigoureux de la science ; le résultat en est le produit. Nietzsche renverse la hiérarchie habituelle.

Esprit scientifique : Disposition mentale acquise par la pratique de la méthode : prudence, défiance instinctive, capacité à remettre en cause ses hypothèses.

Hypothèse / Conviction : L'hypothèse est provisoire et doit être testée ; la conviction est définitive. Le fanatique confond les deux.

Superstition / Science : La superstition est la forme de pensée que la méthode scientifique vise à surmonter. Sans méthode, la superstition revient même chez les « cultivés ».

Prudence : Vertu intellectuelle centrale chez Nietzsche ici : capacité à résister à la première explication venue et à suspendre son jugement.

Fanatisme : Adhésion aveugle et définitive à une opinion non vérifiée ; opposé de l'esprit scientifique.